



**HAL**  
open science

# LA PARABOLE ROYALE: COUR, CHAMP ET CUISINE. LE CONTE DU GRAAL, HAVELOC, LA MANEKINE

Karin Ueltschi

► **To cite this version:**

Karin Ueltschi. LA PARABOLE ROYALE : COUR, CHAMP ET CUISINE. LE CONTE DU GRAAL, HAVELOC, LA MANEKINE. Cahiers de Recherches Médiévales et Humanistes = Journal of Medieval and Humanistic Studies, 2023, 2023 – 1 (n° 45), pp.261-274. 10.48611/isbn.978-2-406-15141-8.p.0261 . hal-04166895

**HAL Id: hal-04166895**

**<https://hal.science/hal-04166895>**

Submitted on 20 Jul 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **LA PARABOLE ROYALE : COUR, CHAMP ET CUISINE LE CONTE DU GRAAL, HAVELOC, LA MANEKINE**

*A mangier, fait-il, me donez !  
Ne sai de coi m'araissoez.  
Conte du Graal, v. 455-456.*

« Il était une fois un roi et une reine...<sup>1</sup> » : voilà comment débute un grand nombre de contes, comme si le couple royal était un lieu d'élection pour fournir un ancrage à l'aventure toujours exemplaire qu'on s'apprête à entendre : la notion de cour, prise en tant que lieu central où sont déterminées les conditions de la vie de la société par le biais du roi (ou du couple royal) dit cet ancrage : c'est dans cette dimension que nous allons l'aborder puisque c'est sous ces espèces qu'elle se perpétue dans le conte ; elle dépasse donc la conception spécifiquement médiévale qui a donné naissance à un idéal courtois et curial, ritualisant les rapports entre aristocrates dans la littérature et accordant une place centrale à l'amour<sup>2</sup>. C'est une affaire très ancienne : le *Conte du Graal*, à l'instar d'un grand nombre de textes médiévaux – le lai de *Haveloc* et le roman de *La Manekine* tout particulièrement<sup>3</sup> –, véhicule, en soubassement, un scénario mythique qui éclaire la fonction de ces cours non seulement comme le lieu de définition des bienséances sociales mais en tant que moteur de la régulation de la nature et des rapports entre les hommes, informant l'économie de bien des contes qui nous sont familiers.

Si le conte et la littérature mettent volontiers en avant les enjeux nuptiaux et politiques inhérents à l'idée de cour, en réalité il ne s'agit que de la partie visible d'une trame souterraine plus « archaïque », agricole au sens large du terme. La voici en substance : *il était une fois un bon roi qui veillait, avec mansuétude et justice, sur son pays, extension de sa cour qui en constitue le cœur. La paix y régnait, la prospérité, un état de grâce intemporel : les récoltes étaient abondantes et les réserves pour l'hiver toujours assurées. Mais peu à peu, la situation se dégrade : le bon roi tombe malade, il a vieilli ou bien il a été blessé, en tout cas il cesse d'être assez vigoureux pour assurer convenablement ses fonctions royales : il n'est plus un bon roi. Cette faiblesse provoque des calamités en cascade ; des usurpateurs envahissent la cour, s'emparent de son trône ou du moins de ses fonctions régaliennes, chassent ou tuent les justes ; la terre devient gaste – stérile et aride – tandis que les charognards envahissent tout l'univers qui plonge alors dans un éternel hiver. Il a besoin de rédemption et c'est là qu'intervient le héros : il fait irruption à la cour, en chasse les usurpateurs, guérit le roi ou le*

---

<sup>1</sup> Par exemple Frères Grimm, « La Belle au Bois dormant », KHM n° 50. Mais également : « il était une fois un vieux roi, qui était malade... », ou encore : « il était une fois une vieille reine dont le mari était mort depuis longtemps... » : Grimm, KHM n° 6 : « Le fidèle Jean » et n° 89, « La gardienne d'oies ». W. et J. Grimm, *Kinder- und Hausmärchen*, hrsg. von H. Rölleke, Stuttgart, Reclam, 1980, d'après l'édition de 1857, première édition 1812/15. Éd. et trad. françaises : N. Rimasson-Fertin, *Contes pour les enfants et la maison*, Paris, José Corti, 2009, 2 t.

<sup>2</sup> Parmi une vaste bibliographie, l'on peut retenir les principaux enjeux synthétisés dans *Mythes à la cour, mythes pour la cour*, sous la direction d'A. Corbellari et al., Genève, Droz, 2010.

<sup>3</sup> Chrétien de Troyes, *Le Conte du Graal*, éd. Ch. Méla, Paris, Le livre de poche, « Lettres gothiques », 1992. *Haveloc*, éd. K. Ueltschi, dans *Lais du Moyen Âge. Récits de Marie de France et d'autres auteurs (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle)*, sous la direction de Ph. Walter, Gallimard, « La Pléiade », Paris, 2018, p. 778-831. Philippe de Rémi, *Le Roman de la Manekine*, éd. M.-M. Castellani, Paris, Champion classiques, 2012.

*remplace. Le soleil se lève sur un nouveau printemps, la pluie tombe à nouveau, la veuve et l'orphelin se relèvent tandis que les celliers se remplissent enfin, et « ils eurent beaucoup d'enfants »* : voilà en substance ce que j'appellerais volontiers la parabole royale, scénario littéraire reflétant les grands mythes saisonniers et qui affleure dans biens des contes. Les variantes en sont infinies ; en voici une au féminin, l'histoire de la *Manekine* :

Une jeune fille de roi se coupe la main gauche pour éviter de devenir l'épouse de son père qui la convoite en raison de sa parfaite ressemblance avec sa défunte épouse (projet endogamique). Devenue impropre à la fonction royale à cause de cette mutilation, la jeune fille doit échapper au père qui en veut à sa vie. Elle s'enfuit sur une embarcation de fortune. De l'autre côté de la mer, recueillie par un prince, elle devient reine malgré sa mutilation et malgré le silence obstiné qu'elle oppose à toutes les questions posées sur son passé et son identité. Mais une méchante belle-mère décide sa perte. Lorsque la jeune reine accouche d'un beau garçon alors que son mari est loin – malheureuse absence de la cour –, la marâtre annonce par lettre substituée à son fils que sa femme a enfanté un monstre ; grâce à un second échange de lettres, elle proclame ensuite que le roi ordonne la mise à mort de la reine et de sa progéniture. Grâce à une complicité interne à la cour, la jeune femme sans main s'enfuit une seconde fois et traverse la mer avec son enfant, tandis que deux mannequins brûlent à leur place sur le bûcher. La vérité finale est établie grâce à la découverte de la main coupée et conservée miraculeusement dans l'estomac d'un poisson. Elle est ressoudée aussitôt au moignon. La reine retrouve son intégrité, le roi sa femme et son enfant, l'intégrité de la cour est rétablie et la mauvaise femme meurt.

Quant au château royal, seuls ses contours sont esquissés ; il se réduit principalement à la grande salle où l'on mange et où l'aventure fait irruption. Il est volontiers décentré par rapport à l'aventure principale, relégué dans quelque périphérie, comme désinvesti tandis que le centre de gravité s'installe à d'autres points, itinérants et sans véritable stabilité<sup>4</sup> mais qui se réfèrent toujours implicitement à cette cour principale.

Voici donc les termes des enjeux : un roi, une reine doivent être guéris, une injure doit être réparée, la cour recouvrer sa place centrale dans l'univers. Ce n'est qu'à ce prix que le monde retrouvera son ordre, la société la paix, et que la terre *gaste* pourra se réchauffer au soleil de la *reverdie* et produire des fruits.

## DES ROIS MÉHAIGNIÉS

Dans le jeu d'échec, le roi est la figure centrale, la plus vulnérable aussi ; toute la stratégie déployée par les joueurs consiste à le protéger. Justement, Chrétien de Troyes peint la figure royale dans toute sa fragilité, voire son déclin : Arthur se laisse insulter passivement (*Lancelot*), s'endort en pleine cour plénière (*Yvain*), et lorsque Perceval se retrouve à la cour face au roi recroquevillé sur un chagrin, il ne peut pas croire qu'il a devant lui Arthur, dont le seul nom avait déclenché sa vocation (*Conte du Graal*). Or, Perceval ne connaît alors même pas son propre nom, tout comme le jeune prince Haveloc ignore qu'il est de *real linage* (v. 517) : souvent en effet, le fils (ou l'héritier, ou le successeur) n'a pas de véritable identité, ne sait rien de ses origines. Cela n'est pas anodin : ce sont autant de traits qui soulignent une faille dans la continuité et donc de la stabilité de la cour, de la société et du monde, faille d'autant plus grave que la figure royale se pose à mi-chemin entre sphère sacrée et sphère profane<sup>5</sup> ; la cour royale est un lieu intermédiaire entre ciel et terre. Un élan vital en sourd pour animer l'univers et en assurer la cohérence ; si cette énergie se tarit, alors l'humanité

---

<sup>4</sup> Tel est le cœur de la thèse de Flore Verdon, *Le royaume arthurien. La quête d'une eutopie*, Paris, Classiques Garnier, 2022.

<sup>5</sup> La fleur de lys que le Dauphin de France est censé porter sur son épaule explicitera cette idée, en écho au prophète Isaïe : *Et factus est principatus super humerum eius*, « il porte sur son épaule la souveraineté (ou : « la souveraineté est sur son épaule »). Isaïe, IX, 6 (Vulgate).

court un grave danger. Et c'est ce qui explique pourquoi le conte est peuplé de rois, de reines et de châteaux.

L'équilibre entre la cour et le monde, le roi et le cosmos est donc précaire, la fonction royale toujours menacée dans son intégrité et sa pérennité. Dans le *Conte du Graal*, une blessure atteint le roi dans sa virilité même : le Roi Pêcheur a été *navrez et mehaigniez sanz faille* dans une bataille, *ferus d'un gavelot, parmi les quisses ambesdeus*, si bien qu'il ne peut plus monter à cheval ni marcher. Il doit se faire porter dans une barque et se distraire en pêchant tandis que ses *veneors* vont à la chasse pour lui et à sa place (v. 3510 et sq.). Le *mehaign* est donc explicitement lié à un problème de nourriture mais aussi de lignage. Le roi n'a pas de descendance, sa blessure signifie sa stérilité. L'assassinat du roi et la mise à l'écart de l'héritier légitime (*Haveloc*) ou un crime paternel motivé par le souci d'assurer une descendance compromise (*Manekine*) en sont des variantes.

Dans ce scénario, le crime originel est volontiers démultiplié, voire même transmis de génération en génération comme pour le rendre davantage lisible. Haveloc, devenu humble cuisinier, épouse une jeune fille au destin identique au sien : l'histoire se répète. La Manekine doit fuir par *deux fois* pour sauver sa vie dans un scénario où les dédoublements se multiplient. Quant à la sphère de Perceval, le père du héros libérateur souffre du même mal que le roi lui-même, mieux, la mystérieuse blessure originelle *parmi les cuisses ambesdeus* donne naissance à un véritable lignage. Dans les continuations du *Conte du Graal*, un grand nombre des gardiens du *vaissel* se reconnaissent à une marque singulière : le *méhaing* du roi se perpétue, se traduisant par la boiterie. Joseph d'Arimathie en premier a reçu une blessure dans la cuisse<sup>6</sup> ; son fils aîné Josephé a la sienne transpercée par la lance d'un ange<sup>7</sup> ; un autre roi, pour s'être trop approché du saint vase, a été frappé de cécité et d'impotence<sup>8</sup>, enfin, le roi Pelleam a été blessé aux deux cuisses dans une bataille à Rome<sup>9</sup> : l'histoire se répète tout comme les saisons se succèdent et reviennent.

Pendant féminin du roi, la reine a un rôle analogue. Affaiblie ou attaquée, enlevée ou mutilée, elle est menacée en particulier dans sa maternité : ou elle est tuée, stérile, ou son enfant est en danger, enfin, elle peut se présenter sous des espèces dénaturées en s'opposant à la naissance d'une nouvelle génération comme la belle-mère de la Manekine. La reine répercute donc en elle-même la problématique de la terre *gaste*. On sait d'ailleurs l'importance qu'accorde la littérature médiévale au neveu, le fils de la sœur du roi qui doit pallier un problème de fertilité du côté masculin, ou qui souligne les corrélations entre terre, fécondité et féminité. Cela peut également se traduire par le fait que le roi n'a qu'une fille, ce qui explique, comme dans la *Manekine*, le désir incestueux (endogamique) du père qui entraîne la mutilation mais aussi l'anorexie de l'héroïne (v. 855).

Face au problème de succession, que les contes véhiculent eux aussi avec constance, le temps peut alors s'arrêter. Le roi Pêcheur a bien succédé à son propre père, mais ce dernier semble ne pas pouvoir mourir tant que la survie du lignage n'est pas assurée. En attendant, le grand vieillard vit reclus comme une manière de mort-vivant quelque part au fond du château tandis que son propre fils est devenu à son tour vieux et impotent, et froid comme un éternel hiver<sup>10</sup>. Il n'a pas de descendant susceptible de le remplacer (le guérir, le

---

<sup>6</sup> *Joseph d'Arimathie*, éd. G. Gros, in *Le Livre du Graal*, sous la direction de Ph. Walter, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 2001, t. I., § 531, p. 491.

<sup>7</sup> *Ibid.*, § 150 et 151, p. 152.

<sup>8</sup> *Ibid.*, § 511, p. 472. Autre exemple : *Joseph d'Arimathie*, § 599, p. 553.

<sup>9</sup> *Ibid.*, § 604, p. 556.

<sup>10</sup> Wolfram von Eschenbach, dans son *Parzifal*, insiste sur cet aspect et le porte donc davantage à la lumière : « L'ermite dit : 'Beau neveu, ni avant ni après, le roi ne souffrit jamais autant. Car à ce moment l'astre Saturne annonçait son arrivée par un grand froid. C'est en vain qu'on posa le fer de la lance sur la blessure d'Amfortas, comme on l'avait fait maintes fois auparavant. Alors, on l'enfonça dans la paille. Saturne poursuit sa course si haut dans le ciel que la blessure sentait à l'avance le grand froid de glace qui allait suivre' » (v. 14705-14715,

délivrer de son impotence) et de faire revenir le printemps et la prospérité. Le vieux roi blessé et frileux est donc une image de « l'engourdissement de l'hiver », auquel est opposé le graal, « espérance du printemps<sup>11</sup> », – du moins si Perceval avait su en libérer la force magique en posant la question salvatrice comme le roi l'attendait. En effet, en l'absence de descendant, il faut élargir le cercle familial et trouver l'héritier dans la parenté plus éloignée : Perceval est de son sang par sa mère. Le conte souligne cette parenté maternelle en la doublant d'une mystérieuse communauté de destin du côté du père du héros qui, on l'a vu, était affligé de la même blessure que le roi Pêcheur : la légitime succession ne saurait se passer d'une continuité lignagère.

Le chiffre saisonnier corrobore la lecture de ce scénario. Dans la *Manekine*, les fils du drame se nouent symboliquement entre mardi gras et le matin de Pâques. Le *Conte du Graal* s'ouvre sur une parabole agricole, l'évocation d'un matin de printemps tandis que les paysans (« herseurs ») sont occupés à préparer les terres au milieu de la *gaste forest*. Les oppositions entre maigre et gras ou hiver et été donnent la tension à nos textes. Ainsi, au château du Graal, au-delà du personnage malade, tout renvoie à un monde extraordinairement *vieux*, à l'instar du père du Roi Pêcheur qui survit dans un mystérieux entre-deux en ne se nourrissant que d'une hostie qui *el graal vient*<sup>12</sup> : elle se trouve dans le graal, mieux, elle est *générée* par ce mystérieux récipient. La précision que le *graal estoit trestot descobert* va dans ce sens : le vase est ouvert et susceptible de recueillir une manière de manne tombant du ciel<sup>13</sup>.

### LE MIRACLE DE LA NOURRITURE

Dans le *Conte du Graal*, la veuve dame, au cœur de la *gaste forest soutaine*, bien loin de la cour, s'évertue de remédier à cette disette non seulement en « retenant » son unique fils survivant à l'abri des menaces du monde, c'est-à-dire de l'inanité de la cour, mais en employant un bataillon de « herseurs » pour cultiver ses terres. La nourriture est en effet au cœur de la problématique et révèle les dimensions cosmiques du scénario. Perceval a toujours faim ; c'est cette faim même qui cause ses premières indécidables en le rendant à son tour responsable des malheurs d'autrui (sa mère, la demoiselle de la tente). Mais c'est aussi par un miracle de nourriture que le *Conte* exprime sa première victoire sur les forces du mal qui affligent l'univers, la première victoire du héros sur lui-même surtout : un vaisseau accoste à la cité assiégée et exsangue de Blanchefleur à l'instant même où Perceval en a chassé la menace, un vaisseau débordant de victuailles :

Ce même jour, un coup de vent  
 Avait chassé en mer un chaland,  
 Qui avait charge de blé  
 Et qui était rempli d'autres vivres,  
 Et Dieu a voulu qu'il aborde  
 Intact et sauf devant la citadelle.  
 Dès que ceux du dedans l'ont vu,  
 Ils envoient aux nouvelles pour savoir  
 Qui ils sont et ce qu'ils viennent chercher.  
 (...) Et eux de dire : « Nous sommes des marchands,  
 Qui amenons des victuailles pour la vente :  
 Du pain, du vin, des jambons salés,

---

trad. E. Tonnelat). Julien Gracq (*Le Roi Pêcheur*, Paris, éd. Corti, 1970, p. 33-34) insiste également sur cette dimension cosmique hivernale.

<sup>11</sup> J. Frappier, « Le cortège du Graal, dans R. Nelly (dir.), *Lumière du Graal*, Paris, Cahier du Sud, 1951, p. 185.

<sup>12</sup> *L'oïste qui el Graal vient. Le Conte du Graal*, v. 6354, p. 450.

<sup>13</sup> Voir Philippe Walter, « Récipients ouverts et découverts. Mythe et vaisselle au XIII<sup>e</sup> siècle d'après Guillaume d'Auvergne », dans D. James-Raoul, C. Thomasset (dir.), *De l'écrin au cercueil. Essai sur les contenants au Moyen Âge*, Paris, PUPS, 2007, p. 173-188.

Et des bœufs et des porcs en quantité,  
Bons à tuer, si besoin était.  
- Béni soit Dieu, disent les autres ... » (v. 2465-2482)

La vie reprend, la disette a pris fin au même moment que l'injustice ; la surabondance de l'été vient combler le monde affamé.

Dans *Haveloc*, le registre alimentaire traduit également de manière limpide les enjeux cosmiques du scénario. Rappelons d'abord que c'est Arthur en personne qui incarne le *mauvais* roi en intronisant, après une conquête éclair, l'usurpateur et meurtrier du roi, entendez le père du héros. Le thème de la nourriture est décliné tout au long du texte : à la montée du danger, le père pourvoit de réserves un château-refuge pour sa femme et son fils (v. 55), mais en vain ; ils ne l'atteindront jamais. Des pirates attaquent le bateau (lui-même fort bien pourvu de vivres) qui transporte la reine veuve et son fils Haveloc ; tout le monde est tué sauf le serviteur resté fidèle au roi défunt et le jeune prince orphelin spolié de son héritage. Reprenant son premier métier de pêcheur, ce bon serviteur élève et nourrit Haveloc comme ses propres enfants puis le pousse à partir pour retrouver un environnement conforme à sa naissance sans pour autant lui révéler clairement ses motivations. Haveloc part donc et, sans le savoir, se fait embaucher dans le château de l'usurpateur de son propre trône en prenant l'identité de Cuarant, nom qui signifie « cuisinier » en breton, car cuisinier, il l'est bien devenu temporairement, ce fils de roi déchu mais qui ignore alors encore tout de ses origines. Mais en toute logique, il remplit cette fonction en dilatant le cadre habituel : Haveloc se fait véritable pourvoyeur et cherche à améliorer l'ordinaire dans le cercle de ses compagnons :

Après le repas il récupérait les écuelles et en distribuait les restes. Et quand il réussit à se procurer une pièce de viande ou du pain, il le donna de grand cœur aux valets et aux écuyers. Il était si généreux et si bienveillant qu'il voulait faire plaisir à tout le monde (v. 246-254, p. 790-791).

Tout un vocabulaire relatif à la cuisine est déployé dans ce texte. Enfin, c'est sa vieille nourrice qui l'identifie comme étant fils de roi et non pas simple cuisinier, et c'est bien pourvu *en dras e viande* (v. 612) et *en couple*, avec son épouse Argentille, elle-même fille de roi spoliée de son héritage, qu'il entreprend la reconquête de leurs deux royaumes respectifs et qu'il finira par unifier.

Dans la *Manekine*, un couteau de cuisine est utilisé pour couper la main de l'héroïne, puis c'est un pêcheur qui recueille la reine et son enfant : sous le signe de carême, il assure cependant la survie des deux rescapés. Et c'est lors du festin pascal – le sommet du printemps chrétien après un long jeûne dont le roman multiplie les signes – que la situation se dénoue enfin : dans les cuisines de la cour papale, le providentiel esturgeon, qui avait avalé et conservé comme dans une matrice la main coupée de l'héroïne, est ouvert, et le pape, avec son étole, parvient à ressouder la main au bras de l'héroïne. Tout est réparé : l'épouse est réintégrée dans sa fonction royale, le père peccamineux fait pénitence, et la fin du roman est une succession de festins.

Mais c'est encore le maître champenois qui a inventé le *chiffre* le plus incisif pour exprimer ces enjeux : le graal. Ce récipient apparaît d'abord dans un cérémonial aux aspects véritablement liturgiques de banquet sacré. Un miracle de bouche y est associé : le graal est un « moulin magique » qui produit de la nourriture, en l'occurrence cette hostie qui maintient en vie – entre terre et ciel – le père du Roi Boiteux qui doit être presque aussi vieux que le monde lui-même. Faut-il souligner que « graal » rime couramment, dans cette œuvre, avec *real*, « royal », avant de finir chez les continuateurs de Chrétien par devenir le calice sacré de la Cène ? La question « magique » qui aurait sauvé le Roi Pêcheur, et ramené la prospérité sur terre, cette question a de son côté pour centre le contenu et la fonction nourricière du graal qui

génère cette nourriture miraculeuse inépuisable, ce qui renvoie au motif bien connu des traditions orales du « pot magique<sup>14</sup> » lequel produit spontanément de la nourriture avec un renouvellement ininterrompu. Si le graal de Chrétien génère une hostie qui suffit à nourrir un très vieux roi ou plutôt à le maintenir en vie, celui de Wolfram von Eschenbach est une pierre qui « préserve pour une semaine et maintient vigoureux et jeune l'homme qui a pu l'apercevoir ; elle a des vertus nourricières<sup>15</sup>. »

Or, on sait que dans les croyances celtiques, l'Autre Monde n'accueille pas seulement nos morts, et toutes les créatures qui ne peuvent s'acclimater sur terre ; c'est aussi le pays de la surabondance. On y trouve précisément ces objets et récipients magiques<sup>16</sup>, écuelles, cornes et chaudrons dont le contenu se renouvelle constamment<sup>17</sup>.

Le miracle [du renouvellement de la nourriture] se produit le plus souvent dans un récipient, de sorte qu'il s'établit une connexion entre contenu et contenant et que la présence spontanée et le renouvellement de nourriture sont considérés comme une vertu du récipient (chaudron, vase) liée à son caractère de talisman de l'Autre Monde et d'objet divin<sup>18</sup>.

C'est là un thème très fécond abondamment exploité par les traditions orales à l'instar de *La Bouillie sucrée*<sup>19</sup> des Frères Grimm. Souvent, en effet, nous sommes aux antipodes de la cour, au cœur du monde paysan valorisé par le conte qui préfère aux grands chiffres symboliques du mythe les réalités humbles et concrètes pour dire au demeurant les mêmes enjeux. Le conte raconte qu'une *vieille femme* offre un pot magique à une enfant. Mieux – la jeunesse, l'avenir sont donc valorisés –, sa mère ne sait pas s'en servir et lorsqu'elle lui commande de produire de la bouillie en l'absence de sa fille, elle ne peut pas l'arrêter, si bien qu'il déborde et inonde la ville, « comme s'il voulait rassasier la terre entière ». La jeune fille dépositaire de la parole magique parvient à faire cesser cette production mais tous ceux qui voulaient atteindre la ville devaient se frayer leur chemin en mangeant ! – La table ou la nappe (KHM n° 36 et 54) peuvent servir de variantes au pot et occasionner le même miracle dans le conte.

Tous les rêves de pays de cocagne, où l'on moissonne sans avoir semé, et où l'on ne vieillit jamais, apportent une réponse fictive à un manque chronique et douloureux de nourriture ; le mot « cocagne » renvoie probablement à la cuisine<sup>20</sup> ! Ces « mythes de la ripaille<sup>21</sup> » naissent au Moyen Âge et se développent tout particulièrement aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles dans la littérature populaire. Une nature généreuse, pourvoyeuse de nourriture sans limite pousse la cour royale et sa fonction régulatrice dans l'ombre et la réduisent au statut d'élément de décor ; tout au plus, le conte peut préciser que le palais royal est en sucre tandis que le monarque, « s'il s'en trouve un, est Panigon, roi fainéant et glouton, et la reine s'y nomme Poltroneria<sup>22</sup> » ! La fonction de la cour est devenue obsolète et inutile puisque la nature, puissance supérieure, a pris le relais comme pour sanctionner les failles cycliques de la

---

<sup>14</sup> Répertoire dans le Motif-Index de Aarne-Thomson sous le n° 565, « The magic mill », plus exactement D1601 et sq.

<sup>15</sup> René Nelly (dir.) *Lumières du Graal*, Paris, Les Cahiers du Sud, 1951, p. 18 (introduction).

<sup>16</sup> Voir J. Marx, *La légende arthurienne et le Graal*, Paris, PUF, 1952, p. 109-139.

<sup>17</sup> Cf. *Motif-Index* de Aarne-Thomson sous le n° 565, « The magic mill » ; D1601 et sq. : « the magic pot ».

<sup>18</sup> J. Frappier, *Autour du Graal*, Genève, Droz, 1977, p. 142, n° 14.

<sup>19</sup> *Der süsse Brei*, Conte n° 103, KHM. Variante : Sterntaler, Conte n° 153. L'abondance vient du ciel, récompense de sa générosité, autre logique du réglage cosmique, christianisé ici.

<sup>20</sup> *Cucunia (abbas cucuniensis)* semble attesté dès le XII<sup>e</sup> siècle. Le nom est bâti sur *coquere (kochen)* allemand) mais joue aussi avec l'homophonie « coquin ».

<sup>21</sup> Jacques Le Goff, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, 1964, p. 233.

<sup>22</sup> Guy Demerson, « Cocagne, utopie populaire ? », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1981, p. 532. Voir aussi les travaux de l'équipe de Florent Quellier : « COCAGNE. Enquête sur les végétaux et les paysages des pays de Cocagne européens (XIII<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècle), enfin le cours public de Florent Quellier, « Le pays de Cocagne par mets et par mots » : <https://nantes-histoire.org/le-pays-de-cocagne-par-mets-et-par-mots/>.

royauté et en pallier les effets désastreux. Et, la fontaine de jouvence centrale le dit, le temps y est enfin immobilisé, la paix et l'abondance inaltérables, et la jeunesse éternelle.

### LE ROI EST MORT, VIVE LE ROI

Essayons de démêler l'écheveau. Le roi réunit en lui les trois fonctions duméziliennes. On a tendance à valoriser ses fonctions sacrée et guerrière, peut-être parce qu'elles sont plus « aristocratiques ». Mais sa fonction nourricière n'en est pas moins fondamentale. C'est elle qui est au cœur de notre problématique. Le bon roi est celui qui garantit les bonnes récoltes et la prospérité de ses sujets. Les prières du sacre demandent l'abondance des moissons, du vin, de l'huile et du blé<sup>23</sup>. On raconte aussi qu'à l'occasion de la bataille de Bouvines, toutes les récoltes ont été détruites, mais qu'elles ont miraculeusement repoussé en un temps très bref comme par intercession royale et pour signifier la victoire du *bon* roi (Philippe Auguste) contre l'ennemi. De même, à l'occasion du retour de Charles VII, les chevaux ont piétiné toutes les vignes, mais le raisin là encore a repoussé miraculeusement, si bien qu'en 1429, on a vendangé en Champagne jusqu'à novembre<sup>24</sup>.

C'est parce que le roi est investi d'une fonction nourricière reliée au cycle cosmique et au Temps qu'il est le protagoniste par excellence et immortel du conte. Les histoires relatives au retour d'Arthur – qui n'est pas mort ! – en rendent compte :

*Arthur, si la geste ne ment,  
Fud el cors nafrez mortelment ;  
En Avalon se fist porter  
Pur ses plaies mediciner.  
Encore i est, Bretun l'atendent,  
Si cum il dient e entendent  
De la vendra, encor peut vivre*<sup>25</sup>.

Arthur, si l'histoire ne ment  
A été mortellement blessé ;  
Il se fit porter en Avalon  
Pour soigner ses plaies.  
Il s'y trouve encore, les Bretons l'attendent,  
Comme ils disent et pensent,  
Il reviendra, car il peut encore vivre.

De même, Charlemagne n'est pas mort, il attend quelque part dans une montagne l'heure de son retour ; on raconte la même chose à propos de Frédéric Barberousse :

Le grand empereur vivait encore, caché au fond d'un burg sur la montagne de Kyffhäuser en Thuringe. Accoudé à une table de pierre, il dormait d'un long sommeil ; mais sa barbe de feu continuait à grandir ; et quand elle aurait encerclé sept fois la table, Frédéric, se réveillant, sortirait de sa retraite inconnue, et viendrait rendre à la nation germanique son unité et son enthousiasme de conquérant<sup>26</sup>.

Le scénario mythique place au cœur de sa problématique le personnage royal dont la blessure rituelle<sup>27</sup> – qui peut symboliser la vieillesse – matérialise la nécessité périodique d'une réinvestiture, emblème du renouvellement du temps, d'une nouvelle rotation du cycle. « Accéder à la royauté est une affaire de sang<sup>28</sup> », ce que dit d'ailleurs *a contrario* le roi blessé ; atteindre à l'intégrité physique d'un roi, c'est le « crime mythologique<sup>29</sup> » par

<sup>23</sup> Patrick Demouy, *Le Sacre du Roi*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2016, p. 180 et sq.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>25</sup> Wace, *Roman de Brut*, éd. J. Weiss (*Wace's Roman de Brut, A History of the British*), Exeter, The University of Exeter Press (1999), 2002, v. 13275-13281.

<sup>26</sup> I. Gobry, *Frédéric Barberousse. Une épopée du Moyen Age*, Paris, Tallandier, 1997, p. 246.

<sup>27</sup> Voir Gervais de Tilbury, *Otia imperialia*, (III, n°58), éd. G.W. Leibniz, in *Scriptores rerum Brunsvicensium*, I, Hanovre, 1707, p. 987 et sq. Traduction française par A. Duchesne, *Le Livre des Merveilles*, Les Belles Lettres, 1992, p. 151-152. K. Ueltschi, *La Mesnie Hellequin en conte et en rime, mémoire mythique et poétique de la recomposition*, Paris, Champion, 2008, not. p. 60 et sq.

<sup>28</sup> Demouy, *Le Sacre du Roi*, *op. cit.*, p. 13.

<sup>29</sup> Cf. René Girard, *Le Bouc émissaire*, Paris, Grasset, 1982, p. 40.



excellence. Échec et mat... Le roi est mort, mais vive le roi, comme l'exprime cette formule, et la théorie des deux corps du roi<sup>30</sup>.

D'autres « chiffres poétiques » actualisent le scénario en lui donnant des précisions notamment causales supplémentaires. Parfois, la fatigue ou la vieillesse sont expliquées par une faute que le roi aurait commise, le « péché du roi » (comme Chrétien de Troyes parle à propos de Perceval du « péchié de sa mère », parallèle significatif en ce que la dimension nourricière est explicitement impliquée par ce péché aux conséquences cosmiques). Arthur tout comme le roi David ont chassé le dimanche au lieu de sanctifier ce jour ; parfois c'est même le jour de Pâques, ou le Vendredi saint. Charlemagne quant à lui aurait commis l'inceste avec sa sœur Gille, et dont le fruit serait Roland lui-même : c'est à cause de ce péché que le roi est condamné à l'exil dans l'entre-monde.

Tout ceci signifie surtout qu'un roi ne doit pas mourir. Le roi Pêcheur, et son père encore davantage rendent compte de cette immortalité ou plutôt « amortalité » comme le suggère Jean Marx<sup>31</sup>. Un roi ne peut pas mourir, il se régénère toujours, soit en guérissant de sa maladie, soit en étant remplacé par un descendant, qui est une manière de variante de lui-même.

Chaque année, la nature mourait et ressuscitait : ainsi devait faire le roi. Toute chose, en quelques lustres, s'usait. Le souverain perdait ses forces et il fallait les lui redonner. Maintes civilisations ont connu ces cycles qui, sous un même règne, amenaient son trépas et sa résurrection symboliques<sup>32</sup>.

La notion de souveraineté est profondément liée à celle de la fécondité et de l'éternel retour du cycle saisonnier. C'est ce qu'on désigne aussi parfois par le nom de *Königsheil*, c'est-à-dire ce pouvoir miraculeux du Bon Roi de donner des terres fertiles et toutes sortes de richesses à son peuple, à l'instar du roi de l'Irlande archaïque :

Il incarne les pouvoirs mystiques qui le mettent en relations avec les forces de la nature. C'est lui qui doit par ses vertus, procurer de bonnes récoltes à son peuple et il doit répondre sur sa tête des succès et du bien-être de celui-ci<sup>33</sup>.

La vraie royauté est celle qui parvient à dominer le Temps, c'est-à-dire à vaincre la mort, défi ultime qui se pose à Arthur quand il se fait revenant, et qu'entérine le sculpteur de sa pierre tombale quand il y grave, d'après l'Anglais Thomas Malory (1405-1471) : « Ci-gît Arthur, roi d'autrefois, roi de demain, *Hic jacet Arthurus Rex, quondam Rexque futurus* ». Charles IX imagine le rite hautement significatif pour nous du « roi dormant » qu'il faut réveiller le matin de son sacre, le réveiller à une nouvelle vie ; ce « réveil » entraîne une véritable rédemption de la terre *gaste*<sup>34</sup> : le nouveau roi devient thaumaturge, c'est-à-dire capable de guérir, aptitude qu'il s'applique en quelque sorte d'abord à lui-même en redevenant vivant et vigoureux, puis à son peuple et tout son environnement : le toucher des écrouelles en est l'illustration emblématique, ainsi que, bien sûr, le banquet du couronnement qui clôt si souvent l'histoire et le conte en réunissant autour de la table royale toute la cour,

---

<sup>30</sup> Ernst H. Kantorowicz, *Les deux corps du roi* (1957), Paris, Gallimard, 1989.

<sup>31</sup> J. Marx, *La légende arthurienne et le Graal, op. cit.*, p. 278. Voir aussi p. 184 et p. 255.

<sup>32</sup> J.-P. Roux, *Le roi. Mythes et symboles*, Paris, Fayard, 1995, p. 163. Voir aussi E. Kantorowicz, *Les deux corps du roi*, Paris, Gallimard, 1989 et M. Bloch, M. Bloch, *Les rois thaumaturges. Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*, 1924, nouvelle édition Paris, Gallimard, 1983.

<sup>33</sup> R.-Y. Creston, *La Navigation de saint Brendan*, Rennes, Terre de Brume Éditions, 1996, p. 13.

<sup>34</sup> Il affiche en cela une parenté avec Dionysos et ses fonctions saisonnières et nourricières. Or, Dionysos se muera en partie en (saint) Denis, le protecteur de la royauté française. Cf. K. Ueltschi, *Le pied qui cloche ou le lignage des boiteux*, Paris, Champion, 2011, p. 289 et sq.

pensons, parmi d'innombrables exemples, à la fin d'*Erec et Enide* de Chrétien de Troyes, et rappelons ces vers de Victor Hugo :

C'est l'usage, à la mort d'un marquis de Lusace,  
Que l'héritier du trône, en qui revit la race,  
Avant de revêtir les royaux attributs,  
Aille, une nuit, souper dans la tour de Corbus ;  
C'est de ce noir souper qu'il sort prince et margrave<sup>35</sup>.

## Conclusion

*Als sie auf den adligen Hof kamen, war der Tisch gedeckt, da sollte er erst mitessen*<sup>36</sup>.  
Frères Grimm, *Doktor Allwissend*, KHM n° 98.

Dans le *Conte du Graal*, il est question de veuvage et de jeunesse décimée, de terres stériles et de blessures royales, mais aussi de grands miracles de nourriture. Quant à la cour royale, en temps ordinaire au centre de l'univers, elle se trouve comme désaxée et en périphérie des véritables événements. La dynamique mythique sous-jacente parle ainsi de réparation, de recentrage, enfin du rêve de pérennité de l'ordre rétabli et de la prospérité recouvrée.

Si le scénario se répète et se réécrit à l'infini, les réparations et guérisons ne restent, hélas, que tout à fait transitoires, le conte cependant ne peut se terminer que lorsqu'au moins pour une génération (sachant qu'« ils eurent beaucoup d'enfants »...), la prospérité est rétablie : le nom de « Haveloc » ne renvoie-t-il pas à *haven*, le port, i.e. la sécurité de la terre ferme mais que l'on imagine perpétuellement arrosée par des marées poissonneuses ? Et qui survivrait pour toujours, tel un pays de Cocagne, à la mort du roi ?

Karin Ueltschi  
Université de Reims /CRIMEL

---

<sup>35</sup> Victor Hugo, *La légende des siècles*, « Les chevaliers errants », Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1950, p. 237.

<sup>36</sup> « Lorsqu'ils parvinrent à la Cour, ils trouvèrent la table mise; il fallait d'abord se mettre à table avec les autres »).